

A l'écoute du symbole

Par Pierre Trigano

Le "Notre Père", version hébraïque (3)

**C o m m e n t
le symbole nous
aide-t-il à nous comprendre
par la rencontre de son altérité ?**
Un questionnement que nous poursuivons
chaque mois, dans cet espace ouvert par Réel,
tour à tour au travers de la relecture de Jung, et de
la contemplation des rêves de nos contemporains,
des expériences de synchronicité, des œuvres
symboliques de la culture et de la société civile.
Les responsables de "A l'écoute du symbole" sont
Agnès Vincent et Pierre Trigano, co-directeurs de
l'école du Rêve et des profondeurs à Montpellier
et à Paris, co-directeurs, avec Georges Didier, de
l'école de l'accompagnement symbolique et
spirituel à Lyon, et co-auteurs du livre "le sel
des rêves, une refondation spirituelle de
la psychothérapie par une lecture
nouvelle de C.G.Jung", aux
éditions Dervy.

Le retour aux racines hébraïques du christianisme (reprise)

Nous n'avons à notre disposition que des manuscrits originaux en grec du Nouveau Testament. Cependant, Claude Tresmontant, théologien catholique mort il y a quelques années, nous a montré de manière convaincante que le texte grec des évangiles cache en réalité un texte hébreu encore plus original que lui : il est certes composé de mots grecs, mais le plus souvent avec une structure grammaticale hébraïque (et non grecque) ; et nous disposons, grâce à la Septante, traduction grecque de l'Ancien Testament hébraïque, plus ancienne que le Nouveau Testament, la correspondance de la plupart des mots grecs de ce dernier en hébreu biblique.

Il est donc possible de rétroverser sans trop de difficultés le texte grec des évangiles en texte hébreu, ce qui est un énorme avantage pour avancer dans leur compréhension profonde. Le texte hébreu biblique est en effet d'une richesse signifiante extraordinaire que les méthodes de lecture de la tradition hébraïque permettent de délivrer.

En tout premier lieu, chaque mot hébreu dispose d'une large plage sémantique, le même mot pouvant aller parfois jusqu'à désigner un sens et son contraire, alors qu'un mot grec se réduit toujours à un sens unilatéral. Selon les sens que l'on associera donc au mot hébreu, la compréhension de celui-ci s'ouvrira à des profondeurs insoupçonnées.

De plus, les manuscrits originaux de la Bible hébraïque sont toujours disposés comme une succession de lettres sans ponctuation ni espacement en mots, ce qui fait que, selon la tradition hébraïque, nous avons le droit de recouper leur texte différemment, et donc de le relire de manière nouvelle.

D'autre part, les mots hébreux peuvent souvent être approchés comme des mots-valises, et nous pouvons découvrir ainsi d'autres mots à l'intérieur d'eux, et de ce fait, ouvrir de manière profonde leur signification.

Enfin, le texte hébreu est consonantique : les voyelles ne sont pas fixées dans le texte original, et il est dès lors possible de sortir les mots de leur signification courante en les associant à d'autres voyelles, pour accéder à d'autres sens plus profonds.

Ainsi, les méthodes de relecture (herméneutique) de la Bible que nous propose la tradition hébraïque nous permettent-elles d'approcher le texte sur un mode symbolique démultiplié. Elles nous affranchissent en conséquence d'un sens littéral figé par l'ordre religieux des générations précédentes pour accéder à un *inconscient* de ce texte : celui-ci est en fait l'accès profond à l'inconscient collectif de l'humanité, et donc aux problématiques de fond qui trament jusqu'à aujourd'hui la vie psychique et spirituelle des êtres humains.

C'est cet enseignement subtil du messie que je vous propose de suivre dans le Notre Père en hébreu (Mathieu, 6, 9-13).

Profession de foi (rappel)

Nous avons achevé la relecture de la première partie du Notre Père et nous avons vu qu'en hébreu, elle pouvait s'entendre comme une profession de foi messianique très ardente qui est celle de Jésus, et qu'il nous appelle à faire notre en la disant. Dans la culture hébraïque de Jésus, la prière n'est pas une supplique pleurnicheuse ou rhétorique adressée à un seigneur lointain et redoutable, mais la proclamation d'une certitude personnelle de l'amour opérant sans délai de Notre Père : "ta foi t'a sauvé !" disait Jésus à ceux qui se guérissaient et refondaient leur vie au contact de sa présence lumineuse. Ainsi, devenir un disciple de Jésus, c'est affirmer avec lui : *Notre Père qui es dans les cieux, présence d'amour cachée dans notre inconscient, ton nom sera sanctifié, ta présence transparaîtra au travers de nos vies. Ton royaume s'accomplira dans l'extériorité de la société humaine, dans une organisation communautaire authentique, en laquelle le nous des individus n'annulera pas leur je, et réciproquement. Ta volonté, ta joie sera faite sur la Terre comme aux Cieux.*

Cette dernière phrase pouvant elle-même se relire, avons-nous vu :

Ta volonté sera faite : l'agneau des eaux fondé sur la Terre.

Dans la culture de la Bible hébraïque, l'agneau désigne le messie, le libérateur, mais dans une figure de douceur et de service. Jésus ne cherche pas à prendre le pouvoir et à devenir le plus puissant mais à communiquer ici et maintenant la tendresse de Dieu, et ainsi à transformer de l'intérieur la culture humaine : les rapports sociaux seront révolutionnés par l'amour et la fraternité, de l'intérieur même des relations entre les hommes. Il n'est pas nécessaire d'attendre une hypothétique conquête du pouvoir pour pratiquer cette transformation qui vient du cœur. Ce possible de l'amour libérateur est resté longtemps impensable, caché, refoulé, dans les "eaux", l'inconscient, mais Jésus proclame qu'il sera fondé sur la Terre, et il communique sa flamme à tous ses disciples jusqu'à aujourd'hui, qui s'engagent à orienter leur vie et leur action dans le sens de cette certitude en disant à sa suite le Notre Père : dire ces mots, c'est s'engager à prendre au sérieux la puissance révolutionnaire de l'amour. Mais où en trouverons nous l'énergie, nous dont le cœur est si mélangé, contaminé par tant de tristesse collective et transgénérationnelle ? Dans la suite de sa prière, Jésus semble nous dire que c'est en ouvrant une relation personnelle vivante avec Notre Père présent à l'intérieur de nous que nous pourrions nous hisser à la hauteur de cet engagement.

Donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour.

Le mot grec traduit par "de ce jour" (épiousion) a toujours suscité beaucoup de controverses car il n'existe nulle part ailleurs dans la littérature grecque (classique ou de la Septante) que dans ce texte de l'évangile, et nous n'en connaissons donc pas la signification exacte. Je me range cependant à l'avis de Claude Tresmontant (in "L'évangile de Mathieu", éd. FX De Guibert, p295) qui reprend une indication de Saint Jérôme (traducteur de la Bible hébraïque en latin), remontant aux sources premières de judéo-chrétiens hébraïques affirmant que ce mot grec traduit l'hébreu "mah'ar", signifiant "du lendemain".

Nous pouvons donc redire en hébreu ce verset du Notre Père : et leh'em mah'arnou ten lanou hayom.

-Leh'em mah'arnou (prononcer lérhem marharnou) : notre pain (leh'em) du lendemain (mah'ar). J'écris cependant en hébreu "mah'arnou" car, selon la grammaire de l'hébreu biblique, le qualificatif "notre" (pain) exprimé par le suffixe "nou" est normalement accolé au mot mah'ar, lendemain, auquel leh'em, pain, est associé : leh'em mah'arnou, notre pain du lendemain.

Avec ce sens hébreu restauré, la prière de Jésus ne semble cependant plus avoir de signification crédible. On peut comprendre en effet à la rigueur que Jésus nous apprenne à prier Dieu d'assurer notre nourriture de ce jour. Par contre, en rien ne nous a-t-il habitués à lui demander de nous donner *aujourd'hui* notre pain du *lendemain* : un peu plus loin en effet après le texte du Notre Père, dans le même évangile, il nous appelle à nous émanciper du souci du lendemain, et même du souci tout court, qui nous empêche de vivre la présence dans l'instant présent en nous liant à l'anticipation angoissée de l'avenir :

"Ne vous inquiétez donc pas en disant : que mangerons nous ? Ou : que boirons nous ? Ou : de quoi serons nous vêtus ? Car cela, ce sont les païens qui le recherchent. Or, votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement son royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît" (Mathieu, 6, 31-33).

En disant cela, il nous appelle à nous abandonner avec confiance à la certitude de la présence aimante de Dieu en nous, ici et maintenant, et donc à surmonter notre peur de vivre, à oser nous confronter sans fuir à ce que la vie nous donne à expérimenter *aujourd'hui*, parce que, quoiqu'il en soit, nous serons accompagnés de l'intérieur par la présence qui nous aime et nous guide. De ce point de vue, il n'y a donc nul besoin de demander du pain à Dieu de manière obsessionnelle, y compris d'ailleurs pour *aujourd'hui*, car nous pouvons simplement lui faire confiance une bonne fois pour toutes.

Il nous faut donc comprendre ce verset autrement que comme la simple prière pour les besoins quotidiens, et nous pouvons le faire en considérant que le mot mah'ar en hébreu ne signifie pas seulement le lendemain dans son sens concret, mais aussi dans un sens figuré, l'Avenir avec un grand A. Selon l'esprit de la tradition hébraïque, ce mot pourrait ainsi désigner ce que le messianisme juif appelle le monde futur, c'est-à-dire le monde, le royaume de Dieu, qui naîtra, dans l'avenir de l'histoire humaine, de l'accomplissement messianique. Ainsi pouvons nous comprendre que l'ensemble des versets du Notre Père s'enchaîne très rationnellement.

Nous avons lu en effet trois versets s'écrivant au *futur* d'une puissante proclamation de foi messianique : *Ton nom sera sanctifié, Ton royaume s'accomplira, Ta joie sera faite, etc.* Et tout de suite après, Jésus nous suggère très logiquement de demander à l'essence de la vie, Notre Père, que nous puissions nous nourrir de ce "futur" là, du royaume de Dieu et de son éthique, *dés aujourd'hui* :

"Donne nous aujourd'hui notre pain du monde futur, le pain de ton royaume".

Le pain que l'on ingère est le symbole de l'esprit messianique du royaume qui "restaure", refonde la vie de ceux qui l'intériorisent. Nous retrouvons dès lors dans cette prière le sens de la "stratégie" messianique de Jésus, déjà évoquée. Il n'est pas nécessaire d'attendre (stérilement) que le royaume de Dieu se réalise dans l'organisation sociale de l'humanité, à la "fin des temps", pour pouvoir se nourrir de son esprit : dès aujourd'hui, nous pouvons vivre l'expérience d'être révolutionnés et refondés personnellement par celui-ci, par son éthique, dans notre vie intersubjective, engagée ici et maintenant au sein de l'humanité (d'où la référence au "nous", au "notre", tout au long du "Notre Père").

La stratégie alternative de Jésus

Encore une fois, rappelons que se nourrir de l'esprit du royaume, dans la vision hébraïque de Jésus, ne peut s'entendre comme s'envoler dans une voie éthérée purement individualiste qui ne concernerait que l'âme de l'individu, déconnectée de ses engagements et responsabilités terrestres au sein de l'humanité. La référence au «pain» est à ce propos suffisamment parlante, car le pain nourrit l'incarnation, il est l'énergie qui engage l'homme dans la matière.

Le pain auquel fait référence Jésus n'est cependant pas, comme nous l'avons compris, celui de l'incarnation biologique, mais celui symbolique (le pain du Symbolique) de l'incarnation sociale de l'individu dans l'intersubjectivité humaine. Dire le "Notre Père" à la suite de Jésus, c'est nous engager à favoriser en nous l'émergence d'un comportement **alternatif** au sein de la société humaine, aliénée de ne plus vivre et respecter la présence divine constitutive de l'être humain : dans une culture égocentrique et individualiste, façonnée par la loi du plus fort et la compétition, c'est prendre l'initiative de l'esprit d'entraide dans nos relations aux autres, là où nous sommes et dans les limites permises par la réalité. C'est rechercher en priorité comme nous le demande Jésus dans le texte cité plus haut la justice du royaume de Dieu, et se laisser inspirer par elle le plus possible dans tous nos actes. C'est respecter et accueillir en chaque être humain la "jeune pousse" différenciée comme étant une manifestation divine, ainsi que nous l'avons vu dans les articles précédents, et rechercher dans toutes nos associations la qualité d'une relation en laquelle le "nous" n'annule pas le "je" et réciproquement.

Comme je l'ai écrit dans l'article du mois précédent, nous comprenons dès lors que l'enjeu messianique, extrêmement moderne et opérant jusque dans notre siècle, auquel nous appelle Jésus est de contribuer ici et maintenant à la transformation de la culture humaine, dans un processus humble et sans moyens, pour ainsi dire gratuit et sans prétention grandiloquente, qui commence avec lui, que nous pouvons rejoindre aujourd'hui, et qui se poursuivra jusqu'à ce que cette transformation en acte crée les conditions de l'accomplissement du royaume de Dieu dans l'ensemble de l'humanité.

J'aime bien à ce sujet un adage du Talmud qui me semble exprimer parfaitement la philosophie messianique "transgénérationnelle" de Jésus, inhérente à la tradition juive, en ce qui concerne la participation des individus de toutes les époques à ce processus :

"Il n'est pas exigé de toi de terminer le travail, mais seulement d'y participer".

Tous ceux qui recherchent ainsi à se nourrir de "notre pain du monde futur" dès aujourd'hui dans leur vie constituent en quelque sorte un mouvement alternatif au sein de la société humaine, que Jésus appelle l'Eglise, mot traduisant l'hébreu "qahal" signifiant l'idée du rassemblement d'une multitude d'individus à l'appel d'une voix (qol), d'une convocation. L'idée même de multitude rassemblée indique bien l'idée de diversité. Dans l'esprit de Jésus, il n'est pas question que l'Eglise soit une secte uniformisée qui réduirait tous ses membres à une pensée dogmatique unique : chacun est convoqué et entend personnellement l'interpellation de "Notre Père". L'Eglise que veut Jésus est la libre association des "jeunes pousses" spirituelles qu'incarnent les individus découvrant en "Notre Père" leur fondation divine commune : la fondation d'un "nous" alternatif au sein de la société humaine constitué de tous les hommes désireux de se nourrir dès aujourd'hui de l'esprit du royaume dans les relations humaines, et qui, pour cela, se rassemblent en une association alternative.

De peur d'être mal compris, je tiens à préciser que cette association ne se conçoit nullement dans l'optique de Jésus, comme une secte retranchée en guerre contre le monde, mais au contraire comme une association d'individus différenciés qui s'entraident pour vivre et porter à tous la bonne nouvelle de la présence de "Notre Père qui es dans les cieux" et communiquer le plus possible l'amour, la tendresse, de celui-ci à l'ensemble des êtres humains. La visée messianique de Jésus est une contamination progressive de l'esprit d'entraide et de tendresse dans le monde, au travers des époques de l'humanité, la communication du pain du monde futur, quels que soient le temps, les résistances, les persécutions les régressions et défigurations auxquelles cette communication non violente se confrontera au cours de l'histoire. Elle se fonde, comme nous l'avons vu, sur la certitude de l'accomplissement du royaume.

Après des siècles d'enfouissement sous une montagne de commentaires religieux, nous pouvons aujourd'hui redécouvrir le Notre Père comme un manifeste de Jésus pour une révolution non violente d'une étonnante modernité, qu'il est possible aujourd'hui de comprendre dans toute son ampleur.

A son époque, comme souvent d'ailleurs dans l'histoire de l'humanité, la pensée messianique et révolutionnaire était le plus souvent agitée par des hommes politiques violents et plein de ressentiments, fascinés par la perspective de la conquête du pouvoir, celle-ci étant censée venir compenser leur misère et impuissance actuelle.

Mais Jésus sort la problématique révolutionnaire de la crispation du politique : la réalisation du royaume passe essentiellement pour lui par la transformation de la culture humaine dans l'ici et maintenant. La révolution pacifique des cœurs prime sur toute conquête du pouvoir politique. Cependant, il ne peut y avoir de révolution durable des cœurs ni de transformation de la culture humaine sans combat intérieur, car nous sommes tous, au départ, domestiqués par les représentations aliénées et égocentriques qui dominent cette culture. C'est ce que nous pouvons encore comprendre dans une nouvelle lecture de ce verset.

Du combat qui est dans l'inconscient

-Ten lanou hayom : donne nous aujourd'hui. Le verbe "donner" (ten, à l'impératif) peut également signifier en hébreu "établir", et nous pouvons également traduire "lanou" *en nous* pour exprimer une action, un mouvement qui vient de Dieu, Notre Père, et qui se réalise en nous, à l'intérieur de nous. D'autre part, le mot leh'em, pain, est très étonnant en hébreu, car il peut également signifier le "combat" Et dès lors, pouvons nous retraduire l'ensemble du verset :

"Notre Père, établis en nous aujourd'hui notre combat du monde futur, de Ton royaume à venir".

-"Établis en nous" : nous avons vu que pour Jésus, Notre Père n'est pas une représentation religieuse abstraite d'un dieu extérieur à l'homme. Il n'est pas simplement un dogme inscrit dans un credo que l'on se contenterait de répéter : il est *Notre Père qui es aux cieux*, c'est-à-dire une présence vivante, la présence, qui certes transcende notre moi, mais de l'intérieur de nous-mêmes, en agissant dans notre inconscient, *en nous*. Il est l'Autre intérieur qui appelle chacun du sein de sa psyché à entrer en relation personnelle avec lui

Lui dire "établis en nous", c'est ainsi le reconnaître comme le sujet divin, le véritable sujet de notre vie, de notre âme, dont notre moi n'a pas immédiatement conscience mais dont il peut néanmoins éprouver la présence en se retournant vers la vie symbolique de l'inconscient qui s'exprime à travers les rêves, les synchronicités et les expériences intérieures. La psychologie des profondeurs de Jung nous a montré expérimentalement que l'inconscient n'était pas seulement la source de tous les dysfonctionnements psychologiques, mais qu'il est également le lieu transcendant du divin en l'homme (que Jung appelle le Soi). Ceux qui ont une expérience soutenue de l'analyse de rêves savent qu'un combat se mène souvent dans l'inconscient entre le point de vue du Soi qui désire toujours nous mettre dans l'ouverture de la vie, et les modèles figés et rétrécis dans lesquels notre moi est enfermé le plus souvent. Les rêves témoignent de ce combat intérieur lorsque l'on prend soin de les contempler.

Dire cette prière avec Jésus, c'est proclamer que nous avons besoin d'une transmutation intérieure pour nous laisser révolutionner par l'éthique du royaume. Nous ne pourrions nous engager dans ce combat par la seule force de notre moi car celui-ci est trop empêtré dans l'aliénation de la culture humaine. Il est fatalement trop égocentrique, trop unilatéral, et nous n'y pouvons rien, si ce n'est nous mettre en attente de Notre Père, présent au cœur de notre inconscient, et donc nous mettre à l'écoute de ce dernier, en travail avec lui. Dans notre vie intérieure, psychospirituelle, notre moi n'est pas seul agissant : la volonté divine aussi s'y manifeste sous la forme de rêves, d'expériences intérieures et d'épreuves : elle suscite un *combat* spirituel en nous. La plupart du temps, le moi en manque malheureusement les manifestations parce qu'il se croit seul agissant dans la psyché et est coupé de l'inconscient. En prononçant cette prière avec Jésus, nous nous engageons à nous mettre dès aujourd'hui en recherche et contemplation de ce combat symbolique, personnel et différent pour chacun, que la présence divine mène au sein de notre inconscient, des initiatives qu'elle prend *en nous* pour nous transformer et nous ouvrir au "pain" du royaume. Nous nous engageons ainsi à nous laisser travailler et interpeller de l'intérieur par la présence.

L'enjeu de ce combat est, au fond, de nous émanciper de la pulsion de mort. C'est ce que nous pouvons induire d'une dernière relecture possible de ce verset du Notre Père.

Se ressourcer en la pulsion de vie

Nous savons que la tradition hébraïque considère que les voyelles du texte hébreu biblique ne sont pas fixées, et qu'il est toujours possible de les transformer dans une relecture pour accéder à des sens nouveaux d'une profondeur insoupçonnée.

Considérons ainsi l'expression "leh'em mah'arou" : notre pain (ou notre combat) du monde futur. Il est possible de la relire "leh'em mi h'arano" : un pain (ou un combat) *hors de sa fureur*. Et nous pouvons alors retraduire le verset :

"Donne nous (établis en nous) aujourd'hui un pain (un combat) hors de sa fureur".

Dans le sillage de la tradition hébraïque, le fidèle évite de prononcer directement le nom de Satan lorsqu'il prie, parce qu'il désire dans cet instant s'emplit totalement de la présence de Dieu, et refuse d'accorder droit de cité à "l'accusateur", au "haineux" (traductions possibles du mot hébreu Satan). Pour décrier la fureur de Satan, il dira alors sobrement "sa fureur". Il ne s'agit certes pas ici d'une fuite infantile consistant à faire comme si Satan et sa nuisance en nous n'existaient pas, puisque sa fureur est reconnue, conscientisée ; mais d'affirmer que notre seul interlocuteur est "Notre Père".

Satan est la fureur destructrice et nihiliste présente dans l'inconscient de tout homme. Selon la tradition hébraïque en effet, il est l'archange qui s'est opposé avec fureur à la création de l'être humain, et qui, depuis s'emploie à vouloir saper et disqualifier son existence sous toutes les formes de destruction, d'autodestruction, de projections accusatrices et agressives, de culpabilités mortifères et écrasantes qui affectent et minent les individus, dans leurs relations comme dans leur vie intérieure. Autant dire que les expressions mythologiques de la tradition nous parlent en vérité de la pulsion de mort qui affecte notre inconscient, puissance psychique terrifiante qui pourrait contaminer notre moi, l'investir de sa fureur haineuse de la vie, pousser les êtres humains à la psychose, à une violence impitoyable contre les autres ou contre soi-même, à la haine des "jeunes pousses" qui constituent l'âme différenciée de chacun, à la destruction de toute possibilité de l'amour et de toute confiance en la vie et en les autres.

Dire la prière à la suite de Jésus, c'est ainsi proclamer notre ancrage dans **la pulsion de vie** qu'est Notre Père au cœur de notre inconscient. C'est nous engager à nous ressourcer *dés aujourd'hui* en elle, en lui, pour nous différencier de la pulsion de mort dans un processus qui est toujours à cultiver. C'est veiller chaque jour à ce que notre inscription dans le combat messianique ne soit pas défigurée par la fureur et la haine, qu'il soit communication de l'amour et non accusation des autres ou culpabilisation de soi-même.

Le rituel eucharistique, si fondamental dans la vie de l'Eglise, pourrait être en fait considéré comme la matérialisation symbolique de cet engagement pris et quotidiennement réactualisé par les disciples de Jésus. Celui-ci se définit dans l'évangile de Jean comme le "pain de vie" qu'il nous appelle à ingérer. Mais nous savons maintenant qu'en disant cela, il se définit comme le "combat de la vie". Sa personne incarne son combat. Et en mangeant le pain eucharistique qui le symbolise, nous incarnons nous aussi son combat, nous nous inscrivons en lui, et nous nous engageons ainsi à nous ressourcer dans la pulsion divine de la vie qui combat en nous. Jésus nous enseigne que celui qui s'engage dans ce combat ne meurt pas, quand bien même passerait-il par la mort, car il est porté par la pulsion de vie, il accède à la vie éternelle et sera présent lors de l'avènement du monde futur. Telle est la foi de Jésus.

Il est dommage que, dans l'histoire du christianisme, l'eucharistie soit devenue une sorte d'acte magique abstrait qui n'a que peu de choses à voir avec cet engagement conscient et quotidien dans le combat de la vie.